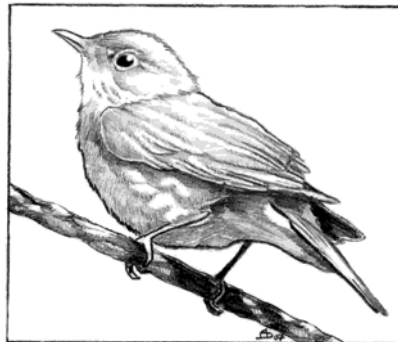


*Vinyar Tengwar n°13*  
*Vers l'elfique « renouvelé » :*  
*un modèle cornique ?*

Par Alexei Kondratiev  
traduit en français par David Giraudeau



<http://lambenore.free.fr>

© *Vinyar Tengwar*

## Présentation

Cet article est issu du fanzine à but non lucratif *Vinyar Tengwar* n°13 paru en septembre 1990. Il présente une comparaison entre une langue reconstituée, le *cornique*, et les langues inventées par J.R.R. Tolkien, émettant la possibilité d'une version « parlée » pour l'une d'entre elles (le *quenya*).

## Remerciements

Je remercie Carl F. Hostetter ainsi qu'Alexei Kondratiev pour leurs permissions de traduire ce texte en français, et de les inclure sur ce site internet.

## Abréviations employées

<i>etc.</i>	lat. <i>et cætera</i> « et les autres choses »
<i>i.e.</i>	lat. <i>id est</i> « c'est-à-dire »
<i>in</i>	lat. « dans »
p.	page
pl.	pluriel

## Vers l'elfique « renouvelé » : un modèle cornique ?

Nous sommes tous conscients à présent d'une certaine dichotomie dans les motivations de ceux qui étudient les langues inventées de Tolkien. D'un côté, il y a ceux qui sont intéressés par l'elfique uniquement parce qu'ils le voient comme une clé du génie créatif de Tolkien, une manière de comprendre les motivations esthétiques et philosophiques qui ont façonnées son œuvre, et qui refusent par conséquent de considérer toute formulation en elfique qui n'aurait pas été composée par Tolkien lui-même. Et ensuite, de l'autre côté, se trouvent ceux qui, impressionnés par certaines qualités esthétiques uniques des langues elfiques, cherchent tout d'abord et avant tout à les expérimenter en tant que *langues* – *i.e.* comme un système de paradigmes capable de générer une large variété de nouvelles formulations, expressions de pensées et de sentiments. Tester la flexibilité et la totalité de la portée expressive des langues elfiques en les utilisant à l'oral ou par écrit est, pour ainsi dire, juste une manière aussi fructueuse que toute autre d'explorer la profondeur et la puissance de la sous-création de Tolkien. Mais puisque l'ensemble du corpus du matériel des langues elfiques – même pour le *quenya*, la mieux attestée de toutes – est plutôt limité, n'atteignant rien de comparable à une grammaire et à un lexique complets, quiconque tentant de parler elfique sera rapidement confronté à la nécessité d'extrapoler, conjecturer et, finalement, inventer du matériel absent des sources écrites. Même si, avec la publication récente de tant d'écrits linguistiques de Tolkien, il est à présent possible de baser de telles inventions sur des éléments que Tolkien produisit effectivement lui-même, il demeure le souci légitime que, abstraction faite du hasard, cette pratique pourrait mener de plus en plus loin de l'idée originale de Tolkien de l'elfique. Il y a également le fait que la conception de Tolkien des langues elfiques évolua dans le temps, ainsi le matériel tiré des anciennes sources ne reflète pas nécessairement les mêmes prémisses structurales et étymologiques que le matériel des sources plus tardives.

Ayant réfléchi à cette situation, j'aimerais attirer l'attention sur un cas parallèle dans le monde primaire, concernant une langue éteinte qui fut renouvelée en tant que média parlé sur la base d'un corpus limité de sources écrites. Il s'agit du *cornique*, une langue celtique qui fut autrefois parlée dans la majeure partie du sud-ouest de la Grande-Bretagne au sud de l'embouchure de la Severn mais qui, durant la période médiévale et le début de l'époque moderne, perdit progressivement du terrain sous les pressions politique et économique de l'anglais, finissant par s'éteindre au cours du 19<sup>ème</sup> siècle. (Traditionnellement, le dernier locuteur du cornique était censé avoir été Dolly Pentreath, qui mourut en décembre 1777. Cependant, au moins un autre locuteur natif le parlant avec aisance, William Bodener, vécut jusqu'en 1794, et John Davey, qui possédait tout du moins quelques connaissances de la langue issues de son enfance, ne mourut qu'en 1891 !) Lorsque, à la fin du siècle, les changements sociaux et économiques en Cornouailles préparèrent le terrain à un renouveau de la conscience nationale cornique et rendit de nouveau attractive l'idée d'une langue cornique nationale, il n'existait plus aucun locuteur du cornique. Des pionniers du mouvement cornique, tel que Henry Jenner, durent se reposer entièrement sur les documents écrits pour

le faire revivre comme média viable d'une langue de tous les jours. Les documents disponibles n'étaient pas particulièrement longs. De plus, ils couvraient une période de plusieurs siècles et représentaient divers stades du développement de la langue, donnant parfois des informations contradictoires sur des points spécifiques de grammaire et de syntaxe.

Le stade le plus ancien de la langue attesté dans des documents est connu comme le *vieux cornique* et couvre un matériel datant du neuvième au douzième siècle. La plupart est constituée de très courtes gloses dans des manuscrits latins, mais inclut également un dictionnaire de sept pages, dont il est généralement fait référence comme le « Cottonian Vocabulary »<sup>1</sup>. Ainsi les sources du vieux cornique nous procurent un certain nombre d'informations lexicales, mais pratiquement rien sur la grammaire.

Le stade du *moyen cornique* s'achève approximativement en 1500 soit l'aube de la période des Tudor. Ici le matériel est largement plus riche. Comme dans beaucoup d'autres communautés européennes, les fêtes de l'année liturgique étaient, dans certaines parties de Cornouailles, marquées par la représentation de miracles adaptant des passages des Saintes Écritures appropriés à l'occasion. Par un heureux hasard, un manuscrit contenant un cycle de sept pièces complètes de ce genre dont trois ont survécu (à présent connu comme l'*Ordinalia* cornique) a été préservé<sup>2</sup>. Ceci, de paire avec la pièce non apparentée mais linguistiquement similaire *Beunans Meriasek* (« La vie de st. Meriadoc ») et quelques fragments de même nature, nous fournit non seulement une grande quantité de vocabulaire mais également une large exemplification de formes grammaticales, en particulier quant à la conjugaison. La forme dramatique des textes encourage une large variété de tonalités d'expression – de la farce à la tragédie – et des expressions idiomatiques sont incluses qui reflètent sûrement l'usage familier de l'époque. Cependant, on doit garder à l'esprit que tous ces textes sont en vers, et contiennent ainsi toutes les inversions et ellipses communément employées par quelqu'un écrivant sous les contraintes du mètre et de la rime. Ils peuvent même ne pas approcher la reproduction de la syntaxe de la langue de tous les jours.

Sous les Tudor, le centralisme linguistique devint une politique gouvernementale et l'emploi du cornique fut découragé. Le manque de reconnaissance officielle et la diffusion rapide de l'anglais dans les cercles influents se combinèrent pour restreindre le cornique aux classes défavorisées et illettrées de la société, avec comme résultat qu'aucun texte nouveau ne fut produit pendant près de deux siècles. Mais vers 1700 quelques antiquaires portèrent à nouveau de l'intérêt au cornique, en tant que curiosité et unique tradition locale. Des textes – incluant une histoire populaire, des proverbes et des récits biographiques – furent rédigés grâce aux derniers locuteurs natifs survivants dans la région de Penzance, et ils constituent le corpus du *cornique tardif*. Ce sont nos seuls exemples de prose ordinaire en cornique d'une période donnée. Cependant, à cette époque la connaissance de l'orthographe standardisée du *moyen cornique* avait

---

<sup>1</sup> Cet ouvrage est également connu sous le nom de *Vocabularium Cornicum*. Cotton est le nom du mécène antiquaire et bibliophile, Robert Bruce Cotton (1571-1631), qui initialisa une prestigieuse collection d'ouvrages, de manuscrits et autres objets d'art anciens (tel que le célèbre *Beowulf*). C'est grâce à cette collection que nombre d'éléments de la littérature en moyen et vieil anglais ont pu nous parvenir. [ndt]

<sup>2</sup> L'auteur nous explique que les *ordinalies* sont des cycles contenant traditionnellement sept pièces, mais que seules trois d'entre elles sont effectivement encore présentes dans l'*Ordinalia* cornique (l'*Origo Mundi*, le *Passio Domini Nostri* et le *Resurrexio Domini Nostri*), bien qu'il soit avéré qu'une pièce sur la Nativité, malgré son absence, faisait également partie de ce cycle. [ndt]

disparu, à tel point que les auteurs furent forcés de créer leurs propres graphies, souvent basées de manière impressionniste<sup>3</sup> sur la phonétique anglaise. Cela rend les textes parfois difficiles à interpréter ; plus les textes sont récents, plus la graphie devient vague et inconsistante. Certains changements phonologiques semblent être apparus depuis la période du moyen cornique. Les formes verbales sont grandement simplifiées.

Ainsi, comment ces trois ensembles disparates de matériel peuvent-ils être combinés en une seule langue viable ? Le vieux cornique donne des informations lexicales qui ne sont pas entièrement reprises dans les sources plus récentes, mais pas de grammaire. Le cornique tardif fournit des données irremplaçables sur la syntaxe de la langue ordinaire, mais son système orthographique est embrouillé et incertain, et les écrits ne sont pas assez longs pour permettre la reconstruction de paradigmes grammaticaux complets. Ce qui fait du moyen cornique, avec ses écrits plus abondants et son orthographe relativement consistante, la base logique pour une langue renouvelée ; et c'est en fait le moyen cornique que R. Morton Nance, l'un des principaux architectes du cornique moderne, employa. Le cornique « unifié » de Nance adopte une version légèrement modifiée de l'orthographe du moyen cornique et base sa grammaire sur l'usage en moyen cornique, bien que la syntaxe soit simplifiée en accord avec les sources en cornique tardif. Le matériel lexical du vieux cornique et du cornique tardif est intégré avec celui du moyen cornique, bien que réorthographié en accord avec les nouveaux standards. Cela produit suffisamment de vocabulaire pour une conversation simple, de la vie de tous les jours, mais c'est trop peu pour un discours littéraire sophistiqué. Heureusement, le cornique n'est pas une langue isolée mais est assez étroitement apparenté au breton et, de manière un peu plus distante, au gallois, de telle manière que Nance put, si nécessaire, emprunter des mots de ces langues, leur donnant une forme cornique.

Tandis que le cornique unifié (une récente réforme orthographique mineure a donné naissance à une forme nommée « cornique commun ») s'est montré assez pratique et continue d'être enseigné et utilisé par les passionnés de cornique (il existe, en fait, une nouvelle génération de locuteurs natifs !), un certain nombre de spécialistes n'ont pas été très enchantés par cela. Une partie de l'opposition a une motivation politique, mais il y a également une réticence légitime du fait que le cornique renouvelé soit un mélange de matériels tirés de sources incompatibles, n'ayant qu'une relation ténue avec le cornique historique, et que cela puisse en fait obscurcir notre connaissance et notre compréhension de la langue préservée dans les textes. Nance tenta de contourner cette objection en qualifiant scrupuleusement tous ses éléments lexicaux. Lorsque son *English-Cornish Dictionary* apparut en 1952, il contenait un système de symboles pour identifier les sources de tous les mots qu'il avait compilés. Ainsi les termes de moyen cornique furent laissés sans marque, les mots du vieux cornique possédaient une dague (†) indiquant qu'ils avaient été

---

<sup>3</sup> Selon l'auteur, les termes de *manière impressionniste* furent employés car « l'orthographe du cornique tardif était basée de façon très approximative sur la phonétique anglaise. Plutôt que de mettre sur pied un système de représentation des phonèmes du cornique qui emprunterait les conventions de l'orthographe anglaise tout en reconnaissant la spécificité et la différence du cornique, les écrivains en cornique tardif représentaient les mots de leur langue tels que les interpréterait (de façon assez grossière) une oreille anglophone », rejoignant ainsi une des définitions du terme *impressionnisme*, autrement dit la « tendance générale, en art, à noter les impressions fugitives, la mobilité des phénomènes plutôt que l'aspect stable et conceptuel des choses » (*Le Petit Larousse Illustré*, édition 2007). [ndt]

réorthographiés, et le cornique tardif fut identifié par deux dagues (‡) ; tandis qu'une astérisque (\*) marquaient les termes qui avaient été adaptés du breton ou du gallois. Ainsi l'étudiant qui voulait parler cornique mais qui était également intéressé par l'authenticité historique du matériel qu'il employait se voyait fournir une clé discrète et claire vers les sources.

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'elfique ? Cela fournit un précédent pour une langue parlée développée par extrapolation à partir de sources écrites limitées, tout en prenant soin de suivre fidèlement les modèles définis par les sources et de fournir une référence sans ambiguïté pour tout le matériel qu'elle a utilisé. Des langues elfiques, le *quenya* est probablement représenté par un panel de textes suffisamment large pour fournir les rudiments d'un média parlé ; mais, comme dans le cas du cornique, un tel « quenya commun » devrait avoir été fabriqué à partir de divers stades de la langue. L'exemple de la lexicographie cornique pourrait fournir une méthode pour qualifier tous les matériels adoptés dans le « nouvel » usage du quenya : qu'il s'agisse de *qenya* ou de *quenya*, qu'il s'agisse d'une nouvelle dérivation non attestée à partir d'une racine attestée, *etc.* Les problèmes rencontrés dans la reconstruction de la syntaxe cornique à partir du moyen cornique pourraient inviter à réfléchir sur le fait que tous nos textes les plus longs en quenya sont en vers, et que nos seuls exemples de prose en quenya sont brefs et présentent une variété limitée. De quelle manière cela affecte-t-il notre compréhension de la syntaxe du quenya ?

Les écrits en *sindarin* demeurent très fragmentaires, mais l'apparition des *Etymologies* et de quelques textes plus longs a récemment étendu notre connaissance de cette langue (ou groupe de langues) à tel point que nous pouvons commencer à apprécier ses possibilités expressives. Pourtant, à moins qu'une énorme quantité de nouveau matériel n'émerge dans le futur, une reconstruction viable du *sindarin* devra dépendre en grande partie d'une extrapolation imaginative. La méthode par laquelle le nouveau vocabulaire cornique a été généré par analogie avec des langues sœurs celtiques pourrait fournir des modèles pour concevoir des mots apparentés aux termes originaux du quenya, ou pour développer des formes *noldorines* et *doriathrines* parallèles, à mesure que notre compréhension de la corrélation des langues s'améliore.

Ainsi une étude du renouveau cornique pourrait effectivement contribuer à la quête d'un elfique parlé, en démontrant comment une immense variété de nouvelles formes peut être produite à partir de modèles définis dans quelques documents écrits, sans jamais avoir à enfreindre ces modèles.